

## EXCURSION

à Morienval, Lieu-Restauré et Vez

2 juin 1903.

---

Depuis bien des années, la Société historique projetait une excursion à Morienval, où elle n'était pas allée depuis 1888, et surtout à Vez, qu'elle avait visité une seule fois, en 1873. Trente ans ! Le baron de Bicquille était alors président, le comte de Marsy rendait compte de l'excursion, mais combien reste-t-il des confrères qui y prirent part ? Cependant, malgré l'attrait de la nouveauté et l'importance de ces monuments, véritables sanctuaires archéologiques, une dizaine de membres seulement se trouvaient réunis, le 3 juin dernier, autour de notre président, M. l'abbé Vattier, et prenaient en voiture le chemin de la forêt. Par ces journées chaudes, c'est déjà un grand charme et un repos pour les yeux que ces perspectives indéfiniment vertes. Cependant, comme il faut songer aussi aux braves bêtes qui auront à fournir une longue course, nous allons multiplier les haltes toujours intéressantes, même dans les lieux les plus connus de tous.

A Saint-Jean-aux-Bois, devant la vieille porte crénelée, toute fière d'avoir conservé sa poterne et un reste de fossé, nous trouvons un enfant de Compiègne, l'abbé Sinot, heureux de nous faire les honneurs de son église. Elle s'encadre si bien sous le vieux débris de fortification qu'elle s'en sépare difficilement dans le souvenir du visiteur, et qu'elle en garde je ne sais quel air féodal, bien digne d'un édifice contemporain de Philippe-Auguste. Sur le flanc nord, près de la porte latérale, un enfeu extérieur montre sous un arco-solium le sarcophage

---

de pierre veuf du *gisant* dont il renferma les restes et tait le nom. A l'intérieur, on est toujours charmé par cette impression de suprême élégance qui naît de ces hautes voûtes, de ces sveltes colonnes, de ces longues fenêtres lancéolées, dont quelques-unes sont garnies de charmantes grisailles. Que ne songe-t-on à les imiter, au lieu d'enlaidir nos églises de vitraux colorés fades ou criards !

Nous sortons par la jolie salle attenante à l'église, si bien restaurée par notre confrère Henri Bernard, et dans laquelle il me semble difficile de voir autre chose qu'une salle capitulaire. Ses deux robustes piliers, leurs chapiteaux, les nervures qui supportent la voûte nous retiendraient longtemps, si le sifflet de l'ami Raymond Chevallier ne se faisait entendre, impérieux et aigu, plus semblable à celui d'une locomotive qu'au son du cor au fond des bois.

Bientôt, nous nous arrêtons de nouveau au bord d'une clairière encadrée de toutes parts par de hautes futaies, dont les pentes voisines augmentent encore la hauteur. Dans la masse de constructions qu'offre à nos yeux le poste forestier de Saint-Nicolas-de-Courson, un haut pignon attire tout d'abord nos regards. Ses contreforts, ses traces de fenêtres ogivales, ses fines colonnettes lui donnent une ressemblance frappante avec le beau pignon de notre vieil Hôtel-Dieu en bordure sur la rue Jeanne-d'Arc. C'est l'ancienne église ou chapelle du prieuré, complètement ruinée à l'intérieur, à laquelle on a soudé un corps de logis sans style et un perron délabré, mais d'une coupe élégante. Graves ne fournit sur cet édifice que des renseignements bien incomplets ; espérons que ces restes rehaussés par l'attrait d'un site pittoresque décideront quelque jour un de nos confrères, peut-être celui qui nous a donné l'historique de l'Ortille et du poste de Saint-Corneille, à nous retracer les vicissitudes qu'a subies l'ancien prieuré de Saint-Nicolas, un des premiers ermitages du Valois.

Au Four-d'en-Haut, nous sommes arrêtés par les souvenirs industriels d'une de ces verreries si

favorisées par nos rois, qu'elles anoblissaient leurs propriétaires. Mais ce qu'on y trouve, si pittoresques que puissent être pour un artiste ces fragments d'escalier et de poivrières, ne suffit pas, si même il s'y rapporte, à reconstituer le plan de l'usine dont le souvenir seul s'est maintenu dans ce coin de la forêt.

En la quittant, nous descendons rapidement dans la vallée de l'Automne pour gagner Morienvil, dont nous voyons grandir les clochers à chaque lacet du chemin. On sait que cette église, après avoir été un gros sujet de discordes entre archéologues, est maintenant l'objet d'une importante restauration. Bâtie sur un sol décliné et peu stable, ayant les fondations de son flanc droit à 7 mètres au-dessous de celles de son flanc gauche, son portail enterré et son abside élevée sur un terre-plein qu'il a fallu consolider par un mur, elle a subi les funestes effets d'une situation aussi fâcheuse, le contre-coup des guerres religieuses et la plus déplorable influence de la mode.

Laissons de côté le portail qui, pour être du xvii<sup>e</sup> siècle, n'en est pas moins ruiné ; négligeons même le gros clocher qui s'élève au-dessus. Coiffé d'un toit d'ardoises au lieu de la pyramide en pierre qu'il devait porter autrefois, il ne peut donner l'impression primitive. Mieux vaut en juger par les deux clochers placés de chaque côté du chœur, surtout par celui du sud. Tous deux sont romans, carrés et à quatre étages, percés de fenêtres alternativement simples et géminées, et ouvertes sous des percements successifs. Un cordon découpé en dents de scie sépare les étages ; aux angles des murs, des colonnettes atténuent gracieusement la raideur des arêtes vives ; enfin la corniche supérieure repose sur des corbeaux ornés de masques variés.

Le chœur très large, qui séparait les deux clochers, voûté en berceau lisse, au xi<sup>e</sup> siècle, à fléchi, ébranlant les deux clochers. Il a fallu refaire cette voûte au xii<sup>e</sup> siècle et en même temps renforcer la base des clochers. Les dernières restau-

rations, exécutées avec un soin respectueux de l'œuvre primitive, permettent, au moyen d'une baie ouverte dans cette reprise, d'en juger l'épaisseur et de voir encore la construction du XI<sup>e</sup> siècle.

A l'intérieur de l'église, on a conservé également le départ de la voûte du XI<sup>e</sup> siècle au-dessous de la voûte refaite cent ans plus tard. Une autre modification importante fut apportée aussi à cette époque à l'abside, on la garnit alors d'un étroit déambulatoire pris hors de l'œuvre, et lors des travaux de restauration en cours on a pu relever un croquis de l'abside primitive. Le chevet actuel se termine par un plein en avant duquel une colonne marque la fin du chœur et se marie heureusement pour l'œil avec les fortes moulures qui bordent les deux fenêtres du chevet.

Dans la nef, dont malheureusement les voûtes ont été refaites au XVII<sup>e</sup> siècle, on avait cru devoir rétablir des piliers carrés, quand, tout dernièrement, on a découvert sous le plâtrage qui les recouvrait, des colonnes engagées avec leurs vieux chapiteaux du XI<sup>e</sup> siècle. Non seulement, on va les conserver, mais il est question de refaire sur le même plan les piliers à peine terminés. C'est une preuve de la scrupuleuse exactitude avec laquelle cette restauration est conduite.

Tous ces détails d'architecture et d'autres non moins curieux sur les procédés de taille de la pierre usités du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, nous furent si clairement indiqués par l'entrepreneur des travaux, M. Meunier, ils nous captivèrent à ce point, qu'en fidèle rapporteur, je dois avouer avoir passé un peu superficiellement devant les nombreux monuments funéraires qui peuplent cette église. L'heure du déjeuner était sonnée depuis longtemps, et les archéologues n'ont pas le privilège de digérer des pierres comme Saturne.

Glissons sur ce repas, où certain gigot commandé par notre vice-président, avec ce soin qu'il apporte aux moindres choses, se trouva, au dire de quelques-uns, être du veau, du bœuf adolescent, ou même de l'infâme porc. L'appétit du

moins et la bonne humeur furent unanimes, et la digestion aidée du bercement de la voiture aurait tout doucement conduit quelques-uns au sommeil, quand nous nous arrêtàmes devant Lieu-Restauré.

Ce nom surprend aujourd'hui, car ce n'est plus qu'une ruine qui mériterait une restauration coûteuse. De l'ancienne abbaye, il reste l'église et surtout la merveilleuse rose du pignon, ouverte au xv<sup>e</sup> siècle. Jamais gothique n'a paru plus flamboyant et cependant les vitraux ont disparu entre les mailles de pierre de cette dentelle. L'intérieur transformé en grenier à fourrage est divisé en trois nefs. Dans les deux premières travées, on distingue à peine le sommet des arcs fort aigus qui relient la nef principale aux bas côtés ; à la troisième travée qui forme transept, on voit encore dans les bas côtés de hautes colonnes réunissant sur un pilier central les nervures des voûtes. Le chœur a disparu, mais son arc de départ encore visible indique qu'il était moins élevé que la nef.

Tout en faisant le tour de ces intéressantes ruines, à demi perdues dans des bâtiments de ferme, nous apercevons, sur la hauteur, au nord de la vallée, le donjon de Vez, situé à l'angle des vallées de l'Aulonne et de Vandy, à l'extrémité du plateau appuyé à la forêt de Compiègne. Cette position était excellente au point de vue militaire, aussi Louis d'Orléans, le fondateur de Pierrefonds, releva-t-il également à Vez le château qui s'y trouvait déjà. Traversant l'ancienne baille, ou basse-cour, nous avons devant nous un quadrilatère formé de hautes murailles et séparé du plateau par un fossé. De ce côté, le mur est flanqué d'échauguettes et de deux petites tours défendant la porte, où l'on s'occupe actuellement de retrouver les traces de l'ancien pont-levis, afin de rétablir les choses dans leur état primitif. Les murs du quadrilatère sont moins élevés sur les autres côtés, là où l'escarpement du terrain suffit à la défense ; dans cette partie, les courtines sont protégées à l'intérieur par des échauguettes flanquantes destinées à continuer la défense après que l'ennemi

---

aurait pénétré dans le quadrilatère. Au point le plus faible, à l'angle nord-est, là où l'escarpement commence à peine, s'élève le donjon haut de plus de trente mètres, flanqué de tourelles, couronné de mâchicoulis, et terminé probablement par une tour de guetteur. Relié aux courtines par des ouvertures encore existantes, il l'était sans doute par un souterrain au château proprement dit situé au milieu du quadrilatère, car il est à remarquer qu'ici le donjon ne protège pas le château, mais le point faible de l'enceinte.

Dans ce donjon de six étages, où il n'y a que deux pièces par étage, on travaille actuellement à y rétablir l'escalier tel qu'il était autrefois, suivant un fragment qu'on vient de mettre au jour. Il n'y a de terminé que la salle à manger au rez-de-chaussée avec sa belle cheminée, ses tapisseries, ses buffets et sa table découpée dans un chêne contemporain de la guerre de cent ans.

Quant au château proprement dit, outre une tour en ruine du *xii<sup>e</sup>* siècle que Louis d'Orléans avait respectée, il n'y a de relevé actuellement que la chapelle, charmante restitution du *xv<sup>e</sup>* siècle au-dessus de laquelle sera installée la bibliothèque. Le propriétaire actuel, M. Dru, a fait exécuter tous ces travaux avec autant de conscience que de goût et nous avons bien regretté de ne pouvoir apprendre de lui le plan de la reconstruction qu'il médite. Sa bibliothèque doit contenir, paraît-il, un grand nombre d'ouvrages en majeure partie relatifs au Valois et il a déjà réuni dans la chapelle de vieilles peintures et des sculptures intéressantes, Notre-Dame, Saint-Martin, etc.

Le collectionneur éclairé qu'est M. Dru ne s'est pas borné à garder pour sa seule chapelle le fruit de ses découvertes, il en a fait profiter aussi l'église du village où nous avons examiné quelques peintures plus intéressantes sans doute au point de vue iconographique que sous le rapport artistique, notamment un martyr de Saint Erasme, dont les bourreaux dévident les entrailles sur un treuil, conception effrayante qui rappelle le même sujet

---

traité par Nicolas Poussin et placé actuellement dans la galerie de tableaux du Vatican.

Dans cette église, il n'y a guère à signaler que le clocher roman terminé par un toit en bâtière et le chœur carré du gothique primitif. Peut-être est-il de saison d'ajouter que cette église garde sur les piliers de la nef les trois mots fatidiques : « Liberté, Egalité, Fraternité », qui ont éveillé tant d'espérance, fait couler tant de sang, et abouti à tant de mécomptes. Mais la politique ne saurait absorber longtemps des archéologues. Au retour, chacun revient plus volontiers sur ce qui l'a particulièrement frappé au cours de cette intéressante excursion, et, comme l'appétit vient en mangeant, nous ne sommes pas encore rentrés à Compiègne que plusieurs demandent déjà, où et quand il nous sera possible d'entreprendre une nouvelle promenade archéologique.

Baron DE BONNAULT.